

Keywords/Mots clefs : Lecture, questions-problèmes, grilles de lecture, résolution de questions-problèmes, onomastique, psychanalyse, autobiographie, Emmanuel (F.), Rodenbach (G.), Todorov (T.), Cyrulnik (B.).

Première édition sur site : 15 mai 2018

*Patricia*¹
ou
**Le défi d'être mère
entre deux mondes, entre deux vagues ?**

"La littérature, ça fait rêver et puis on découvre que ça n'existe pas."²

"Toute création nous parle en définitive d'un lieu bien plus vaste que celui du sujet créateur, elle ne se donne pas à cerner ni à comprendre à partir de la seule approche du sujet qui en fut l'origine, elle est reçue dans cette chambre de résonance du "nous" en nous."³

Paru en 2017 chez Gallimard, le roman *Patricia* de Geneviève Damas est un texte court de cent vingt pages qui sont un peu comme des plages sur lesquelles viennent mourir deux grosses vagues,

celle des migrants qui tentent de rejoindre l'Occident

"On voit tellement de gens arriver ici, cinq cents hier encore, vous n'imaginez pas, tous les jours des arrivées, tous les jours des départs." (p.52)

et celle de notre société de consommation.

"Je regarde ton appartement, la télévision, le frigo, le micro-ondes, la chaîne hi-fi, le robinet. Tu possèdes tout, les choses et les gens, même Jean Iritimbi, et moi, la fille de Christine emportée par la vague." (p. 97)

Ces deux vagues se conjuguent pour faire échouer une petite africaine de douze ans, orpheline de sa mère et abandonnée de son père, qui va se murer dans un mutisme assourdissant de protestations : elle ne veut pas du monde des Blancs, synonyme de malheurs. Et pourtant, elle finira par y retrouver vie et y prendre parole.

Au départ, il y a son père, un africain qui rêve d'une autre vie pour lui et sa famille tout en la laissant au pays, et une blanche, une française sans famille qui rêve aussi d'une autre vie après avoir veillé sur sa vieille mère et après avoir été pendant douze une amante docile. Des vies morcelées qui vont se rapprocher puis venir fracasser le miroir fragile d'une gamine Vanessa qui deviendra muette et qui devra se reconstruire. Vanessa est à la limite un cas clinique et un exemple de résilience. Pour bien comprendre ce qui se déroule, il faudra une autre logique⁴:

¹ Damas Geneviève, *Patricia*, Editions Gallimard, Coll. blanche, 2017, Paris, 134 pages.

² Damas G. (2004), *Molly à vélo*, Lansman Editeur, Coll. "Théâtre à vif" n°157, p.42.

³ Tirtiaux F., (2010-2011), *La clinique de la création*, p. 8, article consulté le 12 mai 2018 sur le site www.clubantoninartaud.be.

⁴ Précisons que si Freud a pu dire que « *le rêve est la voie royale vers l'inconscient* », nous pourrions dire que l'onomastique est le chemin le plus court vers le sens d'une fiction. **D'un point de vue systémique**, le sens a une structure en feuilles, en couches comportant chacune des éléments spécifiques. C'est la superposition des couches et leurs interrelations qui conduisent à faire apparaître une unité fragile, à faire émerger « un sens », un « visage », une « écume » selon le mot de Foucault. Et ce « sens » a entre autre pour effet de faire oublier la complexité de la composition. Mais par ailleurs, ce « sens » pourra être qualifié de profond quand toutes les couches d'un texte ont une validité propre, s'accordent entre elles en même temps qu'elles renvoient à des invariants anthropologiques, sociologiques ou même physiques.

c'est avant tout cette autre logique que nous nous proposons de tenter d'explicitier par notre analyse⁵.

Et si au commencement était la forme ? Morcelée par des vies en morceaux ?

De fait, en engageant la lecture, on découvre une forme particulière: trois parties bien distinctes qui correspondent chacune à un monologue intérieur, celui des trois principaux personnages: Jean Iritimbi, un centre-africain, père de famille en exil; Patricia, la Française en voyage touristique et Vanessa, la fille de Jean, une gamine de douze ans, traumatisée, muette au bord de la psychose. Une telle succession correspond aux morcèlements de trois vies désaccordées qui n'arrivent pas à recréer un lien stable. La forme correspond au fond. On pourra parler d'un roman polyphonique. Très vite, on peut s'interroger sur l'unité de ces trois voix. Nous avancerons l'idée que l'unité du roman réside fondamentalement dans une dimension poétique propre au texte.

Un roman poétique ?

La dimension poétique définie formellement par Jakobson⁶ joue un rôle unificateur pour un texte qui aurait pu n'être qu'une simple juxtaposition. Ce qui concourt à cette dimension poétique est tout d'abord, la reprise d'une même forme, celle du monologue par trois fois. Puis la présence de la parole rimée d'une chanson qui en donne la cause centrale " Les jeunes rêvent de partir en **France** parce que chez nous, il y a trop de **souffrance**."⁷ Mais l'essentiel de la dimension poétique mise en place réside dans le recours à l'onomastique.

Comment ne pas remarquer que le dernier mot du roman *Patricia* est aussi le premier, celui du titre ? Le texte boucle sur lui-même et tout autant dans son déroulé.

Ainsi le premier monologue, celui de Jean Iritimbi comporte dans sa première page, (p.11) trois fois le prénom Patricia tout comme sa dernière page (p.58). La position du prénom est toujours en fin de phrase, construction syntaxique qui s'accorde bien avec l'usage du pronom personnel "Vous". Ainsi lit-on page 31 : "A vous, je ne peux pas tout dire, avec vous, je ne peux pas tout partager, Patricia."

Dans le deuxième monologue, celui de Patricia, nous avons quelques mentions de son prénom qui sont des propos rapportés, dits par d'autres personnages.

Par contre dans le troisième, le prénom Patricia est évoqué deux fois, une fois au début "Voici Patricia" (p.95), propos de Jean adressé à sa fille Vanessa avant de la quitter définitivement, et en mot de conclusion quand Vanessa nous fait pressentir la fin de son mutisme.

Tout au long du roman, un constat s'impose : au-delà de la distribution inégale mais logique sur les trois monologues du prénom de Patricia, le son final "a" de son prénom va entrer en résonance avec le prénom de Vanessa de façon languissante, et les deux prénoms vont trouver un renforcement, un écho sonore avec une multitude d'autres noms propres au son final en "a". Citons : Canada, Niagara, Zuma, Sheila, Milena⁸, Francia, Barbara⁹, Paola, Matilda, Nicolas, Laura, Rita, Laetitia, Monica, Mianda. La plupart de ces noms en "a" sont répétés,

⁵ Jean Cocteau a pu dire que "l'art est un mensonge qui dit la vérité", on pourrait dire que l'interprétation d'une oeuvre d'art est la tentative de dire la vérité sans le "mensonge" qui n'est qu'un déguisement pour rendre la vérité belle et acceptable.

⁶ La fonction poétique est définie comme l'application du principe de similarité dans l'axe des éléments du texte.

⁷ Un jeu de mots est possible, est audible où on entendra "souffrance" pour "sous- france" en écho à " sous-développé"...

⁸ Il n'y a pas de bateau au nom de Milena. D'où un renvoi littéraire possible à la jeunesse de Milena Jesenska, un amour de Franz Kafka: une fille à laquelle un père a voulu imposer une formation de garçon.

⁹ Patricia fait référence à la chanson *Marienbad* de Barbara qui y chante un amour paternel perdu ou abusif.

certaines ne sont mentionnés qu'une fois¹⁰, mais tous préfigurent en sourdine ce prénom que Vanessa ne veut pas dire, *Patricia*.

Au final, un roman po-éthique ?

La construction onomastique du roman se concentrant sur une sorte d'antagonisme sonore entre Patricia et Vanessa dramatise et théâtralise à souhait l'intention finale : Vanessa va parler; lors de l'anniversaire de Patricia, son premier mot sera le prénom de sa protectrice, et ce, après quatre ans d'attente. Cette nomination signe la reconnaissance d'un "rôle" de mère "adoptive" pour Patricia.

Mais il y a plus dans la mesure où un jeu de mots¹¹ est possible avec le prénom *Patricia*, c'est la "chute" du roman: " Ton nom comme un pays. Une terre d'asile où je grandis depuis quatre ans. Une patrie. Patricia" (p.131) Cette "*patrie - ici - y a*" ouvre la reconnaissance d'une terre, d'un pays *via* une personne. En ça, on peut dire que la dimension poétique préfigure et construit la dimension éthique où Vanessa reconnaît à Patricia le droit d'exister, d'être bienveillante pour elle sans être pour autant sa vraie mère.

Le point de départ ou la source du roman ? Le rôle du père ?

Si la fin du roman augure d'un nouvel avenir, la source du drame qu'il raconte est ailleurs: il nous semble - ce sera notre hypothèse centrale - que tout est en germes dans la personnalité du père, Jean Iritimbi.

Et si tout le malheur de sa fille Vanessa était due à son père ?

En écho, nous trouvons l'avertissement de l'ingénieur canadien avec lequel il a travaillé et qui l'accueillera un temps : "Jean Iritimbi, ne pars pas. D'autres l'ont fait et ils n'ont récolté que du malheur. La vraie richesse, c'est de rester avec ceux qu'on aime." (p.13) Et de fait, Jean Iritimbi n'est pas un jeune sans travail : il a un boulot, a une femme et il a fondé une famille. Au service d'immigration canadien, il déclare : "Dans mon pays, je ne parviens pas à être un homme, un père comme je voudrais. [...]" (p.14)

On connaît la suite : Jean rencontre Patricia qui l'emmènera en France. Mais ce qu'elle découvre subitement dès que Jean se retrouve avec une identité d'emprunt, celle de John Rowland : c'est son goût pour le jeu, le poker en particulier. Avec l'argent de poche que lui donne Patricia, il mise un peu puis vite beaucoup, il gagne. Il aura très vite " son passeport de joueur" (p.28) Sous la couverture de John Rowland, Jean Iritimbi a une véritable addiction pour le jeu et il s'efforce de le cacher . " Certains après-midi, je retourne au Casino, moins souvent, j'ai peur d'attirer l'attention." (p.32) Le prétexte à cette addiction, c'est l'envoi d'argent à sa famille pour leur confort. Mais eux décideront de le consacrer à "gagner"

l' Europe pour leur plus grand malheur alors que Jean Iritimbi leur crie après ne pas avoir écouté le conseil de l'ingénieur canadien : "La vie en France est dure. Il faut rester au pays." (p.34)

Quand on reprend tous ces éléments, Jean ment manifestement à sa famille et à Patricia, chacune est dans l'ignorance de l'autre, il se joue des êtres qui l'aiment et les menace quand il se sent coincé : "Je devenais irritable." (p.36). A la limite, sa véritable identité est dans son nom de baptême où on pourrait entendre : Jean "irrit" (et) , "y aime bi" c-à-d deux fois. Ce qui autorise et renforce cette traduction phonétique, c'est le nom de famille que va lui donner Patricia pour mettre sur la sonnette : ce n'est pas Rowland, pas plus que Iritimbi mais Zuma.

¹⁰ C'est le cas de Francia, Barbara, etc.

¹¹ A la question de savoir si ce jeu de mots sur le prénom Patricia était d'emblée présent lors de la rédaction, Geneviève Damas nous a déclaré que c'était le cas mais que le jeu de mots s'est imposé à elle dans les dernières pages de texte. Diablerie du signifiant qui trouvera plus loin un autre écho !

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE mai 2018 Site <www.onehope.be>

Pourquoi une troisième "identité" ? Zuma peut renvoyer à un vidéo très connu, un jeu de billes à moins que ce soit à l'image corrompue et sexuellement décriée du troisième président sud-africain, Jacob Zuma... Si c'est le cas, l'auteur porte habilement et discrètement un jugement de valeur sévère sur ce père africain... Nous ne lui donnons pas tort : Jean Iritimbi prétextera un culte des morts pour abandonner la seule survivante...

Cette figure du père est bien celle d' "un homme aux faces cachées" (p.30). Ne l'abandonnons pas car il se trouve qu'il ressemble beaucoup au père de Patricia...

Entre deux mondes, les Blancs et les Noirs ?

Le jeu familial que nous venons d'évoquer, jeu qui est surtout celui du père, se complique de la différence de couleur de peau entre les Blancs et les Noirs. Quand des préjugés courent, il est bon de les relever car ils peuvent être exploités à bon ou à mauvais escient. Ainsi lit-on : "Aux côtés de la femme blanche, l'homme noir ne craint rien. De l'homme blanc, tu te méfieras, mais la femme blanche peut tout." (p.17) Plus loin, "Et me revient en pleine face cette ligne invisible qui sépare les prédateurs des victimes, les Blancs des Noirs, vous de moi" dit Jean en page 23 à Patricia. Puis revient le refrain : " Un Noir aimé d'une Blanche est verni." (p.32) Mais face aux difficultés, le ton change chez Jean : "[...] je maudissais les Blancs, je vous le disais, j'étais heureux de vous blesser [...]" (p.36) Ou encore "J'ai cru à la baraka, Patricia, une baraka qui n'existe pas pour les Noirs, pas pour nous." (p.57) Et Patricia de faire sienne ce manque de chance et de culpabiliser devant le mutisme de Vanessa : " Qui suis-je pour réparer quoi que ce soit, moi, la Blanche, qui ai osé aimer ton père ?" (p.73) Pire encore, on peut lire un peu plus loin : "[...] toi dans ton rôle d'enfant noir à qui on présente le monde tel qu'il doit être, moi, dans celui de la Blanche donneuse de leçons." (p.80)

Il ressort de ces passages que le thème de la couleur de peau est à chaque fois perçu comme un mur qui consacre et enferme chacun dans son monde sauf qu'à un moment donné de l'histoire, la parole d'un tiers, celle du docteur Ronvaux viendra se jouer des couleurs. Ainsi lors d'une séance où Vanessa a souvent dessiné, le docteur lui dit: "Tu ne seras jamais une page blanche, Vanessa." (p.128). Il semble qu'une distance par rapport à la couleur s'établisse, que le blanc ne soit pas la couleur idéale. Ce qui importe, ce n'est pas le blanc mais ce qui s'écrit et dessine ce qui ne se voit pas, l'invisible des souvenirs que l'on a en soi et que personne ne peut vous prendre : la mère noire ne sera jamais remplacée par une mère blanche mais on peut faire le constat à un moment donné que si quelqu'un se bat pour qu'un être vive, ce quelqu'un sera comme une mère¹². Ce fut l'engagement de Patricia dès le départ de Jean Iritimbi : "Oui, je veillerai sur elle. Je te donne ma parole, Jean Iritimbi." (p.130)

Comment combler le vide ou humaniser le silence ?

Alors que Patricia croit avoir trouvé un homme pour sa vie qui lui répète combien elle est belle, elle va le découvrir comme père d'une famille et se retrouver en charge de sa fille, une gamine de douze murée dans la révolte d'avoir perdu sa mère et sa soeur au milieu de la Méditerranée. La révolte de Vanessa se marque par un mutisme absolu, psychotique : elle ne veut pas être là. La première réaction de Patricia est de combler le vide en lui offrant un chez-

¹² Dans son roman *Si tu passes la rivière*, Geneviève Damas traite de ce problème au travers de son personnage François Sorrente : "A ce moment-là, je me suis demandé comment on reconnaissait une mère, ce qui faisait d'elle une mère. [...] Et j'ai pensé qu'une mère, alors, je ne savais pas ce que c'était. Pour sûr, j'en avais eu une, pendant trois jours, [...] Trois jours dans une vie, ce n'est pas grand-chose, à y regarder. Et je sais que souvent on dit que c'est la qualité qui compte." p.151

soi, dans son appartement parisien, rue Georges Simenon¹³. En attendant d'y arriver, Patricia va être attentive aux faits et gestes de Vanessa mais surtout, elle va lui parler, beaucoup lui parler pour combler le silence mortuaire. Désespérée, elle cherche à situer l'état d'esprit de cette gamine en deuil et abandonné par son père; elle croit bien faire en évoquant la période où elle avait douze ans et où elle ne voyait plus son père Michel : " J'ai douze ans, le même âge que toi. Je le vois si peu depuis la séparation, de maigres heures planifiées à la hâte entre deux avions, deux projets , deux rencontres. Je hurle que je lui en veux, mais au fond, je ne fais que l'attendre. [...] (p.63) Mais face à son histoire, le drame de Vanessa est sans mesure...

Du père de Vanessa au père de Patricia

Malgré la maladresse de Patricia face à Vanessa, il est cependant intéressant d'entendre son cri de détresse: quelle sorte de père Patricia a-t-elle eu ? Michel¹⁴, son père est un père absent dont nous aurons deux échos précis.

D'abord *via* les confidences de Jean : " Il y a des plantes et aussi trois masques africains que je remarque tout de suite. [...] C'est ce qu'il reste de votre père. Je comprends qu'il faisait du commerce ou quelque chose qu'on appelle commerce pour ne pas le nommer autrement entre la France et l'Afrique centrale, toujours parti, toujours par monts et par vaux, un homme aux faces cachées - comme je le suis moi-même devenu -, disparu du jour au lendemain, criblé de dettes. Je l'imagine très bien votre père." (p.30) De tels propos laissent paraître une ressemblance troublante avec Jean : même type d'homme, attirance pour un reflet, un double paternel qu'on a désir de réussir à séduire, là où sa mère a "échoué" et souffert.

Puis il y aura la découverte effrayante par Patricia gamine, lors d'un shopping pour des baskets que le père idéalisé était compromis avec un homme de main, Giacomo¹⁵ qui attend d'être rétribué : "Qu'aurais-tu dit si j'avais refusé de régler tes problèmes avec les macaques ? Alors l'argent, je veux le voir." (p.64) Cette découverte corrobore le propos de Jean, celui d'un mafieux mais dans le même temps, Jean par son abandon de son épouse et de sa fille se révèle être un double du père Patricia. Bref, noir et blanc se confondent ici. Indirectement Patricia dénonce tous ces manquements ; sa démarche critique serait inscrite dans son prénom¹⁶ "Pa ! Triche y a !". Mais il demeure un problème de taille : après la dénonciation, y aura-t-il réparation ? Qui va se charger des dettes à payer ou du mal qui a été fait ?

Qui va payer la dette ou l'absence ?

Le comble est de voir Patricia assumer un rôle semblable à celui de sa mère: accepter d'être punies des hommes qu'elles ont aimées, réparer leur absence ? Doit-on voir dans l'exécution par Patricia du souhait de sa mère d'avoir ses cendres jetées dans les chutes du Niagara, le signe d'une dénonciation et d'un dépassement transcendant et magnifié des fautes des pères ?

¹³ Par cette adresse, le lecteur sera mis en alerte : il n'y a pas de rue de ce nom à Paris mais à Liège. Clin d'oeil pour nous dire que l'histoire a été adaptée pour le plus large public que la zone francophone de Belgique ? Que les racines de G. Damas sont ailleurs ?

¹⁴ Ironie dans le choix du prénom dont l'étymologie signifie "Nul n'est comme Dieu" pour un homme qui - semble-t-il - s'est tout permis : l'abandon de sa femme, de sa fille et l'exploitation des Noirs comme des Blancs...

¹⁵ Un prénom italien qui offre trois renvois possibles : un à la mafia italienne, un second à un personnage célèbre, Giacomo Casanova, séducteur invétéré et un troisième, un *carabiniere* du centre d'accueil des migrants de Lampedusa.

¹⁶ Nous avançons cette hypothèse d'un jeu de mots onomastique sur base de la note 7 de bas de page: avant d'être "Patrie ici y a" dans le cadre d'un accueil des migrants, la dynamique mobilisatrice de l'écriture était celle d'une dénonciation des manquements des pères, ces pères qui apportent le malheur.

Est-ce là ce qui justifiait le premier choix du mot *Chute* pour le titre¹⁷ du livre qui est devenu *Patricia* ? Bref, tout ceci trouve une préfiguration dans le dicton affectionné par la mère de Patricia, dicton que cette dernière confiera à Vanessa : " Lorsque tout est perdu, il reste au moins la beauté." (p.79) Le combat qu'engage Patricia n'est pas sans effet : Vanessa reconnaît sa bienveillance, son obstination mais cette reconnaissance se fera d'abord négativement en s'attaquant à Alain¹⁸, le directeur de Patricia. Alain est l'amant de Patricia depuis plus de douze ans : la reprise de ce chiffre douze marque encore une ressemblance, une proximité avec l'image des deux pères, Jean et Michel. Décidément les figures masculines sont toutes synonymes de lâcheté et d'abandon.

Au final, Vanessa et Patricia vont pouvoir se trouver en commun un compte à régler avec les pères en prenant comme bouc-émissaire, Alain : les propos d'Alain qui traite "pour rire" Vanessa d'handicapée offrira le moyen d'une vengeance commune. Ici ce sera Vanessa qui montrera le chemin de la vengeance, la légitimité d'une révolte qui sera sournoise et cruelle¹⁹. On relira le passage avec le téléphone portable placé dans l'eau, le dossier caché, etc, (p.99) mais surtout l'épisode du répondeur (p.102). Patricia est confisquée par Vanessa mais à ce moment là, elle est encore loin d'être reconnue ...

L'intervention du tiers comme accélérateur de résilience

Si Patricia est amenée à certaines clarifications dans sa vie à cause de la présence bouleversante de Vanessa, elle n'en reste pas moins démunie devant le mutisme absolu de la révolte de Vanessa. Même en adoptant des recettes culinaires de la Centrafrique, Patricia ne débloque pas la situation. Il faut se rendre à l'évidence: les bons sentiments ne peuvent guérir d'un choc traumatique qui conduise la gamine au bord d'un état psychotique. Le passage par l'expertise médicale s'impose: d'abord, c'est la rapide demande de conseil auprès d'un ami médecin dont le nom est le docteur Sebret²⁰, puis la consultation d'un spécialiste, le docteur Ronvaux.

Le docteur Ronvaux est attaché à une institution spécialisée, un centre de jour dénommée *Les Coquelicots*²¹ où Vanessa se rend. Elle y franchit la grande porte verte. Elle se retrouve dans une institution où on tente *via* de multiples activités de libérer toutes les formes d'expression possible : ces expressions vont du contact avec des animaux, l'entretien d'un potager, la pratique de la sculpture, de la danse et du dessin sans oublier des groupes de parole. Des jeunes ou moins jeunes, bruyants comme Hugo ou silencieux s'y croisent. S'y ajoute pour Vanessa tous les jeudis un entretien d'une demi-heure avec le docteur Ronvaux. Au au début, elle ne dit rien, ne dessine rien : "Lui, il ne force jamais. Moi, je ne dis rien, **cela s'est tu avec**

¹⁷ Pour ce, nous renvoyons le lecteur à l'interview faite par Béatrice Delvaux de Geneviève Damas, interview parue dans le journal *Le Soir* du 5 juin 2015 où on peut y lire : " Chute", c'est le titre du roman dont elle n'a plus que deux pages à écrire et qui va paraître sous peu."

¹⁸ L'étymologie de ce prénom signifie "le beau": le beau "Michel" annonce qu'il a changé que c'est fini avec Laura, et donc que Patricia peut l'avoir...

¹⁹ Il est possible que ce passage esquisse le portrait de Bérénice que l'on découvre dans *La solitude du Mammouth*. L'écriture de cette pièce suit de peu la rédaction du roman *Patricia*.

²⁰ Le "Sebret" est proche de "secret", un "b" pour un "c" : une façon de rappeler un personnage, l'ami Seb, médecin dans la pièce "*La solitude du Mammouth*". Bref, un clin d'oeil que G. Damas adresse à elle-même.

²¹ Il existe en Belgique dans la région liégeoise un organisme appelé *Les Coquelicots* : il prend en charge des handicapés, mais pas des malades mentaux. Par contre, à Bruxelles, existe le Club Anthonin Artaud qui s'occupe d'apporter une aide thérapeutique face à des maladies mentales graves comme les psychoses *via* de multiples activités comme celles qui nous sont décrites dans *Patricia*. Le docteur François Tirtiaux qui est aussi l'écrivain François Emmanuel, est un de ses fondateurs, G.Damas choisit un nom pour un autre. Ce changement d'attribution est un procédé classique pour ménager ses sources tout comme l'inversion : la méconnaissance d'un des métiers des parents de Patricia se trouve être l'inverse de la méconnaissance que les enfants de l'auteure attribuent à leurs parents.

les vagues sans que je le décide, quand je me retrouve seule, loin de mes bien-aimées, au milieu de l'eau et des cris." (p.104)²² Face à ce rien, le docteur conclut la demi-heure d'un "Merci, Vanessa"(p.105).). Puis un jour, Vanessa se met à dessiner : " Pendant des jeudis et des jeudis, je ne fais que dessiner. Dessiner tout ce que je vois, ce que je vis, ce que j'ai perdu. A la fin de chaque séance, le docteur range mes dessins dans un dossier à mon nom. C'est notre secret." (p106)

Ce que Geneviève Damas nous décrit dans la suite, c'est la lente émergence de Vanessa qui noyée dans la mer avec sa mère et sa soeur Myriam²³, va petit à petit les faire surgir dans ses dessins et une sculpture, et puis projetée ce sentiment d'existence sur des êtres en errance : ce sera un chat de ville, petit Roux, puis Hugo et ses hurlements, ou encore, les odeurs des plats d'un restaurant congolais et enfin, quatre plus tard, un événement. Vanessa a seize ans. Cet événement, c'est une petite fille noire dont la bras allait être écharpé dans la fermeture d'une porte du métro et où elle criera : "Attention, les portes !" et la petite est sauvée. Cette voix qui sort de moi, je ne la connais pas, elle vient de loin, du plus profond qu'avant. Elle a quelque chose d'éraillé que j'ai du mal à accepter et, sur le chemin qui mène à l'appartement, je murmure à plusieurs reprises: "Vanessa. Je m'appelle Vanessa" [...] (p.127)

Le processus psychologique complexe engagé²⁴ est celui d'une reconquête de l'image de soi dans le miroir. Cette fameuse image de soi devant le miroir qui depuis Lacan désigne la genèse de la prise de conscience du sujet, était ici engloutie dans la mémoire du sujet; elle était toujours là, donc l'effondrement du sujet n'était pas totale. L'image de soi étant en quelque sorte gelée, elle ne pouvait plus se dire ni s'appeler.

Ce qui est mis en évidence ici, c'est l'importance de la composante d'appel, d'appel sonore à être, celle de la voix qui dit à l'enfant devant le miroir : "Vanessa, fais un beau sourire à maman ou à papa, sois là, réagis, jubile." C'est cette voix que veut faire entendre le docteur Ronvaux et que Vanessa entend : " [...] ma place ne sera pas toujours aux Coquelicots²⁵, il en est sûr, elle se trouve avec les enfants blancs qui ont une vie, celle que Myriam n'a pas pu avoir mais que moi, Vanessa, j'aurai."

Quand une autre image paternel est possible

Mais le basculement ne se fera par un imprévu: ce sera devant la petite fille noire du métro où Vanessa sera comme une mère, sa mère qui l'appelait à se sauver : " [...] tandis que moi, je me tenais à la planche où il n'y avait pas de place pour deux. Maman m'avait dit : " Prends la planche, Vanessa, tu es la plus petite", et je suis en vie parce que je suis la plus petite [...]" (p.120)

Comme sa mère l'a fait pour elle, Vanessa crie après cette petite africaine à laquelle elle s'identifie : elle est revenue à l'existence.

Si c'est une circonstance imprévue qui provoque l'émergence du sujet, le rôle du docteur Ronvaux n'en est pas moins un acteur majeur. En effet, Patricia ne pouvait pas réussir, elle collait trop à Vanessa, son désir de bien faire était trop grand, il était en partie un désir de

²² C'est nous qui soulignons.

²³ C'est peut-être le moment de souligner que l'étymologie hébraïque du prénom Myriam signifie "goutte de mer".

²⁴ Nous renvoyons le lecteur au texte "*La clinique de la création*" de F. Tirtiaux où on peut lire ceci en page 8: "L'expérience nous apprend combien un grand nombre de personnes en souffrance psychique sont précisément atteintes par la répétition, l'enfermement, l'immobilité et par voie de conséquence le rétrécissement de l'espace de vie..., que ce soit l'inhibition, le malheur dépressif [...]. Une aventure alors artistique, même ponctuelle, peut se révéler être mobilisante, déjouant certaines impasses, et remettant en route en de nouveaux équilibres des mécanismes de restauration tant de l'image de soi que du lien à l'autre."

²⁵ Le docteur Ronvaux proposera son intégration progressive au lycée Saint-Exupéry. Notons que la référence à un tel établissement se trouve déjà dans le texte *Molly à vélo*.

toute-puissance qui effaçait l'image première de sa mère: Vanessa ne veut pas avoir d'autre mère que celle qui lui a donné la vie et qui lui a offert une petite planche de salut pour survivre.

A l'opposé de Patricia, le docteur Ronvaux ne cherche pas à combler l'absence, le silence; il accepte la distance, le manque; il propose même un espace vide qui peut le rester et qui, s'il s'y passe quelque chose, restera secret. Cet intérêt désintéressé indique aucun désir de captation ou de publicité comme celui d'écrire un roman ou de faire un film comme le désirait Elodie aux cheveux rouges (p.124).

Au-delà des figures paternelles et masculines qui ont été rencontrées par Patricia et Vanessa, le docteur Ronvaux offre l'image d'un père adoptif : le père adoptif à la différence du père biologique s'engage, son souci éducatif ne doit rien à une revendication de propriété biologique du genre "tu es la chair de ma chair". Etre père pour un homme est plus une attitude culturelle, donner un nom tandis que pour une mère, il s'agit de quitter une situation fusionnelle. Bref, on pourrait dire d'une manière générale qu'un adulte, homme ou femme, n'est éducatif que quand il est adoptif c'est-à-dire quand il se défait, se distancie du lien biologique. Autrement dit, on n'aimera bien ses enfants que quand on peut aussi aimer les enfants des autres. Cette aptitude du docteur Ronvaux est inscrite peut-être dans son nom propre si on entend que dans (R)onvaux se cache l'expression "On vaut": l'individu a un valeur en soi pour le docteur.

Sur une possible surcharge onomastique comme écho autobiographique ?

A plus d'un endroit de notre analyse, nous avons souligné une probable recherche très réfléchie dans le choix des prénoms et des noms de famille des personnages.

Ainsi il y a parfois des renvois onomastiques qui pourraient trouver des échos culturels, voire religieux. C'est le cas à propos du prénom Christ. Rappelons ici qu'arrivé au Canada, Jean Aritimbi évoque sa rencontre avec un certain Christ pour aller travailler dans des hôtels près des chutes du Niagara : il rencontre un certain Christ, un soi-disant passeur, il prend rendez-vous; il attend Christ mais Christ ne viendra pas. "Christ, je n'en ai plus jamais entendu parler. Encore maintenant, je ne sais pas." (p.15) Ce Christ peut évoquer la pièce de Brecht *En attendant Godot*. Par contre, pour la même étymologie, avec Christine, prénom de la mère de Vanessa, nous avons un renvoi positif au paradigme évangélique qui est de sauver les plus petits : "Prends la planche, Vanessa, tu es la plus petite." (p.120)

Au-delà de bien d'autres renvois onomastiques, il s'en trouve un qui est central. L'auteure le montre de façon évidente pour le prénom de l'héroïne Patricia, nous l'avons déjà évoqué. Mais Geneviève Damas va plus loin, elle a à notre avis développé une même stratégie onomastique durant tout le roman.

La preuve en est qu'au plus près du nom de l'héroïne Patricia dont l'étymologie signifie "noble" s'ajoute un nom de famille qui est "Couturier". D'une activité de couture, il n'en n'est pas question sauf à propos de la mère de Vanessa. En page 48, Jean fait l'éloge de son épouse : "Christine trouve du travail de couture, elle est habile, même si elle aime la littérature."

Quel rapport avec Patricia Couturier ? On peut juste lui trouver une activité de couturière au sens métaphorique à savoir qu'elle a le souci de recoudre les liens de Vanessa avec le monde comme par ailleurs le fait la romancière. Métaphoriquement, Geneviève Damas fait un travail de couturière en rassemblant tous ses morceaux de mots qui vont composer une histoire. Si le travail de romancière est assimilable à un travail de couturière, on peut même aller jusqu'à penser que le nom de famille Damas²⁶ peut renvoyer à un damas qui est une étoffe originaire d'Orient, de Syrie.

²⁶ Soulignons que le nom de famille Damas se prononce sans intégrer le "s".

De plus, Patricia et Geneviève²⁷ ont le même âge : 47 ans.

Plus expérimentalement, dans une sorte de geste inaugural à l'écriture de son roman - à lire plusieurs interviews de Geneviève Damas - on découvre qu'elle a avec sa famille fait le choix d'accueillir une congolaise, une fillette de 13 ans et que l'accueil de cet enfant ne s'est pas déroulé sans quelques problèmes. " Je l'ai amené un jour à la maison. Ce fut une catastrophe. Elle m'a considérée comme une blanche, et les blancs, c'est des gens qui ne pensent qu'à eux. J'ai senti cette haine du blanc, c'était horrible. "²⁸ Et donc cette expérience de famille d'accueil a pu inspirer et conforter son travail d'écriture.

Du rôle de la couverture médiatique

Geneviève Damas raconte comment son projet d'un roman sur les migrants a au départ inquiété son premier éditeur au point de l'inviter à y renoncer. Cette réserve l'a conduite à un approfondissement de son projet : "Je trouvais quelque peu égoïste de prendre la misère du monde pour m'en servir en écriture. L'idée du journalisme s'est mise en route."²⁹ Son roman étant pratiquement écrit, il lui restait à vérifier qu'il était crédible et à le faire accepter. C'est de là que sortiront les chroniques à destination du journal *Le Soir* sur le temps d'une semaine qu'elle passera à Lampedusa pour raconter l'arrivée des migrants sur cette île. Ce travail journalistique joint à d'autres voyages entrepris en Mauritanie, au Sénégal ou en Haïti lui ont permis de valider l'écriture de son roman *Patricia*.

Conclusion

Le roman *Patricia* s'il surfe à un moment historique précis sur la crise de ces migrants qui traversent la Méditerranée et dont l'état à l'arrivée interroge l'Occident, révèle par sa complexité narrative une compréhension subtile et pleine de pudeur des tenants et des aboutissants de ce que peut être en particulier l'accueil d'une enfance abîmée. C'est davantage que ce qu'on appelle pudiquement un mineur non-accompagné en lieu et place d'un orphelin potentiel. Dans le roman de Geneviève Damas, le migrant principal sera une gamine qui sort totalement traumatisée du "voyage": il s'agit presque d'un cas clinique.

Au travers du personnage de Patricia qui tente d'accueillir cette gamine, nous percevons une ambiguïté et une ambivalence qui rendent à la narration un parfum d'authenticité et qui nous conduit à une interrogation sur nos relations avec l'Afrique qui n'est pas un autre monde mais qui fait partie de notre monde.

Par-delà une lecture trop émotive, on perçoit que Patricia est travaillée par un sentiment de dette³⁰ qui est issue de la faute commise par son père et les hommes qu'elle a aimés. Elle prend sur elle de payer cette dette parce qu'elle en a été aussi indirectement la victime. Il y a un peu comme enjeu une revanche à prendre sur les hommes pour elle-même et sa mère. Le problème qu'elle va rencontrer, est que ce n'est pas nécessairement avec les meilleures intentions que l'on peut réparer et dépasser les blessures et les traumatismes qui surgissent lors de l'édification et des distances qui existent entre ces deux mondes que sont l'Occident et

²⁷ G. Damas est né en 1970 et son roman *Patricia* est paru en 2017.

²⁸ Pour ce, nous renvoyons le lecteur à l'interview faite par Béatrice Delvaux de Geneviève Damas, interview parue dans le journal *Le Soir* du 5 juin 2015, ou encore à celle parue dans le journal *L'Echo* du 1 juin 2017 intitulée " La crise des migrants nous oblige à nous interroger." On peut y lire ceci : notre quotidien "était tellement loin de leur vécu, de leur enfance abîmée, de la violence qu'ils avaient connus jusqu'ici, que ce fut impossible."

²⁹ Interview de Geneviève Damas dans *L'Appel* n°402, décembre 2017, p.17-18.

³⁰ Le problème de la dette n'est pensable et viable entre nos "deux mondes" que s'il est perçu comme métaphysique sinon il ne peut être que source de déchirement et de vengeance. Nous renvoyons le lecteur à notre cahier n°3 *Le principe de mortalité ou de dette généralisée*.

l'Afrique. Son désir d'action face à l'urgence va se présenter comme une source d'étouffement, de comblement de la misère de l'autre. Elle va s'apercevoir que pour réussir, elle va avoir besoin entre autre de l'expertise psychiatrique qui va lui indiquer que c'est précisément dans une mise à distance de son désir de bien faire que se trouvera un facteur important pour changer les choses. Il faudra dans l'histoire qui nous est narrée quatre années et un concours de circonstances pour qu'une série de dispositions et d'expressions mises en place amène le retour à la vie. C'est peut-être la plus grande leçon qui émerge de cette lecture à savoir que la précipitation pour réparer une dette, ne guérit pas du mal qui a été fait car la victime peut être tenté d'entrer dans une "exploitation" de la dette, de la tirer en longueur, saisie par une jouissance vengeresse.

L'amour qu'a eu Patricia pour le père de Vanessa, a provoqué le départ de sa mère qui dans sa tentative mortelle pour recouvrer son mari, offre à Patricia l'occasion de devenir une mère adoptive sans le vouloir mais l'enfant Vanessa a son mot à dire...

Il y a de quoi en devenir coi, et nous, lecteur, de nous laisser pantois entre deux mondes, entre deux vagues.

Bernard Spee

Bibliographie

- Cyrulnik B., *La petite sirène de Copenhague*, Editions de l'Aube, 2000, 2004, 92 pages.
- Collectif, (2010) *La pluralité interprétative Aspects théoriques et empiriques*, Editions L'Harmattan, Collection Logiques sociales,.
- Damas G.(2011), *Si tu passes la rivière*, Editions Luce Wilquin, Coll. Le livre de poche, N°33483, 2017, Paris, 158 pages.
- Damas G. (2004), *Molly à vélo*, Lansman Editeur, Coll. "Théâtre à vif" n°157, 47 pages.
- Damas G.(2017) *Patricia*, Editions Gallimard, Coll. blanche, 2017, Paris, 134 pages.
- Damas G. (2017), *La solitude du Mammouth*, Lansman Editeur, Coll. "Théâtre à vif" n°366, 2017, 46 pages.
- Compagnon A. (1998), *Le démon de la théorie*, Editions Du Seuil, Coll. Points essais, Paris, 338 p.
- Emmanuel F. (2000), *La question humaine*, Edition Stock, coll. Le livre de poche n°15361, 2000, 93 pages
- Emmanuel F. (2007) *L'enlacement*, Editions du Seuil, 2007, 89 pages.
- Jouve V. (1993), *La lecture*, Edition Hachette, coll. Contours littéraires, Paris.
- Jouve V. (2001), *Poétique des valeurs*, Edition PUF, Paris.
- Kundera M. (1986) *L'art du roman*, Edition Gallimard , coll. Folio n°2702, Paris.
- Proust M. , *Sur la lecture*, (1906), Bibliothèque électronique du Québec, Collection *A tous vents* volume 401, Editeur responsable : Jean-Yves Dupuis.
- Rodenbach G. *Bruges-La-Morte*, (1998), BeQ pour l'édition Internet de La Bibliothèque électronique du Québec Collection *A tous vents* Volume 332 : version 1.01 Editeur responsable : Jean-Yves Dupuis.
- Spee B., « Pietr le Letton ou Comment se sauver de l'envie de tuer son frère ? », in *La Revue Nouvelle* n°3, mars 2003, pp.66-83.
- Spee B. (août 2004), « *Dom Juan, figure du terrorisme culturel de l'Occident* », *La Revue Nouvelle*, n° 8, Bruxelles.
- Spee B. (février 2005), « *Bruges-La-Morte ou Comment échapper au miroir ?* », Etude inédite parue sur le site www.onehope.be
- Spee B.(mai 2012), « *Glo et glu* ou La haine comme principe de déconstruction ? », 7 pages , Etude inédite parue sur le site www.onehope.be
- Spee B. (janvier 2013), « *La Question Humaine de François Emmanuel ou A la recherche des sources d'une éthique Introduction à une poétique* », 16 pages, disponible sur le site www.onehope.be
- Steiner G.(1996), *Une lecture bien faite* in *Passions impunies*, Editions Gallimard, Coll. Folio Essais n°385, 1997, Paris, 325 p.
- Tirtiaux F. (2010-2011), *Quelle clinique de la création ?* 12 pages. Article accessible sur le site www.clubantoninartaud.be. Site consulté le 10 mai 2018 à la rubrique Textes et publications.
- Todorov T. (octobre 1970), *Comment lire ?* in *La Nouvelle Revue Française*, n°214.
- Pour aller plus loin avec une réflexion sur la question du sens :
- Spee B. (2009) *Un, Deux, Trois ... ou L'émergence du sens*
Cahier 1 Le principe de relativité ; Cahier 2 Le principe d'émergence
Cahier 3 Le principe de mortalité ou de dette généralisée